

Dossier

Le «génie» féminin

L'Église rend grâce pour toutes les manifestations du «génie» féminin apparues au cours de l'histoire, dans tous les peuples et dans toutes les nations; elle rend grâce pour tous les charismes dont l'Esprit Saint a doté les femmes dans l'histoire du Peuple de Dieu, pour toutes les victoires remportées grâce à leur foi, à leur espérance et à leur amour: elle rend grâce pour tous les fruits de la sainteté féminine. *Mulieris Dignitatem*, n°31

L'homme et la femme sont destinés à remplir d'une façon spécifique leur mission. Ils sont invités à vivre à l'image et à la ressemblance de Dieu, à donner la vie et à éduquer leurs enfants.

En scrutant les Écritures saintes, Edith Stein conclut dans ses conférences sur la femme que «la vocation de l'homme et de la femme n'est pas tout à fait la même selon l'ordre originel, selon l'ordre de la nature déchue et selon l'ordre de la rédemption».

Les pages qui suivent vont éclairer le mystère et la mission de la femme.

Marguerite Lena met en évidence les ressources féminines pour faire face aux trois grands défis de notre époque: l'accueil de l'altérité, le respect du plus faible, la gestion du temps. Une belle lecture féminine de *Laudato Si'*.

Edith Stein a donné plusieurs conférences fort intéressantes sur la femme. Odile Scherrer nous présente avec beaucoup de finesse son enseignement. «Edith Stein montre que nous ne saurions nous murer dans un petit monde conditionné par notre sexe, mais que nous ne sommes pas non plus deux individus indifférenciés qui n'auraient pas à surmonter une altérité réelle pour entrer en communion.»

Laura Rizzerio s'interroge sur la place des femmes dans l'histoire de la philosophie. La prise en compte de la vulnérabilité est au cœur de sa réflexion.

L'idée du dossier a été suggérée par une série de quatre conférences organisées à Louvain-la-Neuve: «le salut vient de la femme». L'ancien et le nouveau Testament ont été revisités par les conférenciers et Catherine Chevalier nous en donne un bon écho.

Le père Hennaux met en évidence la mission médiatrice de la femme, en s'inspirant de saint Jean et du concile Vatican II qui évoquent la Vierge Marie.

Fruit d'une fragilité joyeusement accueillie, l'œuvre d'Aude Carré-Sourty nous a semblé tout indiquée pour illustrer, à sa mesure, la part de la femme dans l'art.

La prière des mères a 20 ans. C'est l'occasion pour nous de la faire connaître, tant elle aide les mamans et les enfants à vivre dans la confiance.

*Pour l'équipe de rédaction
Véronique Bontemps*

Sentinelles de l'avenir Une lecture féminine de *Laudato Si'*

En 1958, la philosophe Hannah Arendt ouvrait son livre *Condition de l'homme moderne* par une évocation saisissante de l'envoi du premier satellite dans l'espace. Tandis que certains célébraient alors cet événement comme «un premier pas dans l'évasion des hommes hors de la prison terrestre», elle s'étonnait pour sa part que la terre, le lieu par excellence de notre «condition humaine», pût être ainsi qualifiée de prison. Il y a quelques mois, le pape François, dans l'encyclique *Laudato Si'*¹, soulignait quant à lui combien la technologie contemporaine risque, si elle cède à la logique technocratique, de défigurer et de nous aliéner «notre sœur mère la terre».

Ces défis, qui portent sur la mise à distance ou la détérioration de notre «maison commune», sont trop graves pour ne pas nous concerner tous, hommes et femmes. Mais j'aimerais m'interroger ici sur les ressources particulières que nous avons, comme femmes, pour y répondre. La femme est traditionnellement la gardienne du foyer, transformant l'espace familial privé en «maison» avec tout ce que ce terme connote d'intimité chaleureuse et de complicité silencieuse entre les choses et les personnes. Comment les femmes n'auraient-elles pas quelque chose à dire quand il s'agit de traiter la terre elle-même en «sœur», en «mère» et en «maison»? D'autre part, les femmes ont désormais heureusement accès à des postes de responsabilité publique, dans le champ économique, social, culturel et politique. Comment pourraient-elles user de ces pouvoirs en femmes, sinon en y introduisant une autre logique, un autre «paradigme» que celui de la technocratie? Il me semble qu'elles sont, à ce double titre, aux avancées du combat spirituel auquel nous invite le pape François quand il parle de «conversion écologique». Que nous soyons homme ou femme, une conversion ne va jamais de soi. Mon propos est seulement de suggérer trois directions dans lesquelles les femmes se trouvent engagées par leur manière féminine d'être au monde, et qui peuvent indiquer à tous, et peut-être même amorcer ces nécessaires conversions.

ACCUEILLIR L'ALTÉRITÉ

Il est significatif qu'un certain nombre de débats sociaux majeurs concernant actuellement la famille, la maîtrise de la vie et de la mort, c'est-à-dire se tiennent sur les seuils dont la femme a été traditionnellement la gardienne et qui engagent directement la relation interpersonnelle. Une femme porte cette relation dans son propre corps; elle expérimente au plus intime d'elle-même l'accueil de la vie de l'enfant, cette «chair de sa chair». Dans nos sociétés caractérisées par la maîtrise technique du réel, le triomphe des formalismes logico-mathématiques, l'inflation des procédures et des contrôles, le risque est souvent d'oublier la chair: cette réalité du corps vécu, rebelle à l'objectivation comme à l'abstraction, cette présence à soi dans la réceptivité sensible à la souffrance et au plaisir; le lieu de notre contact direct et vital avec le monde. Mais la chair est aussi, pour la femme, le lieu de sa présence hospitalière à l'enfant qui se forme en elle avant qu'il ait un visage, puis se prolonge, avant qu'il ait des mots, dans l'échange physique des gestes de l'amour maternel. Le pape François nous reconduit au mystère de la chair: celle des pauvres qu'il nous demande de «toucher», la nôtre propre qui nous rend solidaires de l'air et de l'eau, fraternels aux oiseaux du ciel et aux lis des champs. Le *sens* d'autrui – comme on parle du *sens* de la vue – se décline alors au féminin: c'est le sens des visages, présence irréductible à l'emprise, émergence de la personne dans le système anonyme des forces vitales; c'est le sens de la miséricorde, cette «pitié douce» dont la tendresse sans conditions protège le droit contre ses dérives administratives; c'est enfin le sens de la gratuité dans un monde où tant de choses et de services se monnaient; car la présence humaine, comme le corps propre, est sans prix, et le don de la vie est gratuit.

VEILLER SUR LA FRAGILITÉ

Bien des réalités que nous pensions invulnérables au temps s'avèrent désormais exposées à disparaître dans l'accélération des transformations que subissent nos environnements, les institutions et les valeurs de nos cultures. La prise de conscience de cette fragilité ne nous incite ni à l'immobilisme ni à la nostalgie, mais à «prendre soin»: prendre soin des mots et des héritages de significations et de valeurs qu'ils portent, prendre soin de la vie en ses commencements et



© Myles Grant via Flickr

'L'avenir est pour elle un don à accueillir plutôt qu'un pouvoir à conquérir.'

1. Cf. Pape François, *Lettre encyclique Laudato Si' sur la sauvegarde de notre maison commune*, Bayard/Mame/Cerf, 2015.



'Elle sait que tout ce qui commence est d'abord vulnérable et veut être protégé pour grandir.'

en ses achèvements, prendre soin des pauvres qu'affectent plus durement les mutations accélérées du monde contemporain, prendre soin de notre planète... Les femmes sont ici encore aux avant-postes de cette vigilance. L'expérience si profondément féminine de la fécondité vient en effet silencieusement contester les logiques d'efficacité et de puissance, si souvent sans pitié envers les êtres les plus précaires. La femme « met au monde » : elle ne craint pas la nouveauté, mais l'avenir est pour elle un don à accueillir plutôt qu'un pouvoir à conquérir. Elle est complice de la surprise des commencements, toujours un peu disproportionnés avec l'effort consenti et le résultat attendu. Une mère sait que tout ce qui commence est d'abord vulnérable et veut être protégé pour grandir. Elle nous rappelle que l'amour se porte avec prédilection vers la fragilité.

GARDER LE TEMPS

Le pape François affirme à plusieurs reprises que « le temps est plus important que l'espace »². La question qu'il nous pose à tous : « Quel genre de monde voulons-nous laisser à ceux qui nous succèdent, aux enfants qui grandissent ? »³ retentit avec une force particulière dans un cœur de femme et de mère. Car il y a une manière féminine d'habiter le temps. Alors que l'expression de « temps réel » désigne désormais la coïncidence immédiate entre l'émetteur et le récepteur d'une information, et donc la fugacité de l'instant, une autre profondeur de temporalité s'ouvre quand il s'agit de la maturation des êtres, de l'intelligence des choses essentielles de la vie, des promesses et des pardons, des enga-

gements et des fidélités. Les femmes savent dans leur propre chair la durée incompressible d'une gestation, celle d'une enfance et d'une croissance humaines. Elles savent l'urgence « de semer d'abord ce qui croît le plus lentement », selon l'expression de Soljenitsyne. Cette urgence, aujourd'hui, ne concerne pas seulement l'éducation des jeunes. Elle concerne l'avenir de notre monde, qu'une course effrénée vers des satisfactions immédiates distraie trop souvent des enjeux à long terme. Peut-être est-ce alors aux femmes de « garder le temps » ?

Elles ne le feront pas seules, ni dans la seule vie familiale et privée. Qu'il s'agisse en effet du sens d'autrui, de la fragilité ou de la temporalité, c'est toujours le jeu complexe des relations et des différences entre hommes et femmes qui est engagé. Devant la formidable capacité d'universalisation et d'identification que la mondialisation technologique nous donne, cette différence de l'homme et de la femme, cette différence qu'on ne peut ni vraiment cerner dans une définition ni supprimer par décision, est un trésor à sauver – un trésor qui peut sauver. Plus les femmes auront de responsabilités dans la vie publique, plus il importe pour notre commun avenir qu'elles les assument en femmes, à côté d'hommes qui les exercent en hommes. Il faut faire entendre à deux voix le « cri » de notre sœur la terre ; il faut y répondre à quatre mains. Alors seulement notre *Laudato Si' mi' Signore* pourra être audible pour le monde et pleinement reçu par notre Père des cieux.

Marguerite Léna,
Communauté Saint-François-Xavier

2. *Laudato Si'*, n° 178.

3. *Id.* n° 160.

La vocation de la femme selon Edith Stein

La cause féministe a déchainé de telles passions, et si violentes, que c'est un apaisement de se plonger dans la lecture des conférences qu'Edith Stein consacra à la "question féminine".

Féministe engagée dès l'adolescence, elle milita ardemment pour les droits des femmes. Mais surtout, à l'aune de son expérience et de l'évolution d'une société qui, au lendemain de la Première Guerre mondiale, voit l'arrivée massive des femmes dans la vie professionnelle, elle s'est élevée au-dessus de la mêlée en méditant sur leur vocation. C'est ainsi qu'elle échappa aux dangers de l'activisme, maintenant l'exigence de penser aussi haute que celle d'agir, contemplant le déploiement du mystère de la féminité dans ses semblables et en elle.

Y-A-T-IL UNE NATURE FÉMININE ?

« Nous ne pouvons éluder la question de savoir ce que nous sommes et quel est notre devoir », s'exclame Edith Stein en 1932 devant l'organisation zurichoise des femmes catholiques. Y-a-t-il – ce qui déjà était nié par certaines féministes de son entourage, en réaction au « Kinder, Kirche, Küche » auquel les cantonnait un certain conservatisme – une nature féminine, quelque chose de commun à toutes les femmes en-deçà de chaque individualité ? Pour répondre, elle entrelace sans les confondre les données de la raison et celles de la Révélation (l'une et l'autre se fécondant réciproquement), portant les fruits de sa démarche rationnelle à la lumière de ce que la Parole de Dieu nous dit de la destination de la femme. Elle rappelle que l'espèce humaine se manifeste sous une forme binaire : nous naissons homme ou femme, la spécificité de chacun reposant essentiellement sur la relation de l'âme au corps : chez la femme, « le lien au corps est en moyenne et de façon naturelle plus intime »¹ du fait qu'elle est destinée à accueillir en elle un être en gestation, ce qui entraîne un certain retour sur soi. Son corps sera pour elle un lieu d'habitation. Pour l'homme, il sera davantage un instrument au service de sa conquête du monde. Or, si nous sommes indissociablement corps et âme, ce rapport au corps influence nécessairement notre vie psychique : il y aura donc une âme féminine comme

il y a un corps féminin. Ainsi, quand l'homme se porte naturellement vers ce qui est objectif, c'est-à-dire qu'il tend davantage, mais non exclusivement, à une efficacité extérieure, la femme se porte davantage sur la sphère personnelle c'est-à-dire, « qu'elle s'intéresse à la personne vivante et concrète, et qu'elle aime associer toute sa personne à ce qu'elle fait »².

LA DESTINATION DE LA FEMME : OÙ FÉMINISME ET MATERNITÉ SONT RÉCONCILIÉS.

Cette disposition a pour conséquence que la femme a une tendance à la complétude : elle désire accomplir son être dans toutes ses dimensions et favoriser cet accomplissement chez autrui. À cette disposition correspond, dans le dessein originel de Dieu, une vocation propre. En Genèse 1, l'homme et la femme se voient assigner une mission commune, celle de dominer la terre et d'engendrer. En Genèse 2, la femme est donnée à l'homme comme une aide, et cela après qu'il ait été créé et que lui ait été donnée la mission de cultiver et garder le jardin : comme si elle devait le préserver de s'extasier dans la conquête du monde, parce que tirée de son côté – c'est-à-dire symboliquement de son cœur – de ce lieu qui dans la Bible est comme le centre de la personne, elle avait la garde de la dimension la plus personnelle de l'être humain. En résumé, là où l'homme s'excentre, la femme le recentre. Qu'en est-il alors de la maternité ? Si la femme peut recentrer l'homme, c'est parce qu'elle est dans son être le centre de l'engendrement : Edith voit donc dans le mariage

et la maternité l'accomplissement de la vocation féminine. Une telle affirmation n'est-elle pas paradoxale dans la bouche d'une féministe ? Au contraire : un féminisme radical, dont le but est le plein épanouissement de la femme, ne saurait se cantonner au problème de la parité sans verser dans un « machisme inversé » où n'est désirable que ce qui nous a été désigné comme tel par l'homme. Certes, Edith Stein rappelle que la femme est bien un être autonome, qui existe pour lui-même au regard de Dieu.



La création d'Eve mosaïque, Cathédrale de San Marco à Venise.

1. « Vie de la femme chrétienne », *La femme, cours et conférences*, Édition du Cerf, p.171.

2. *Ibid*, p.181.

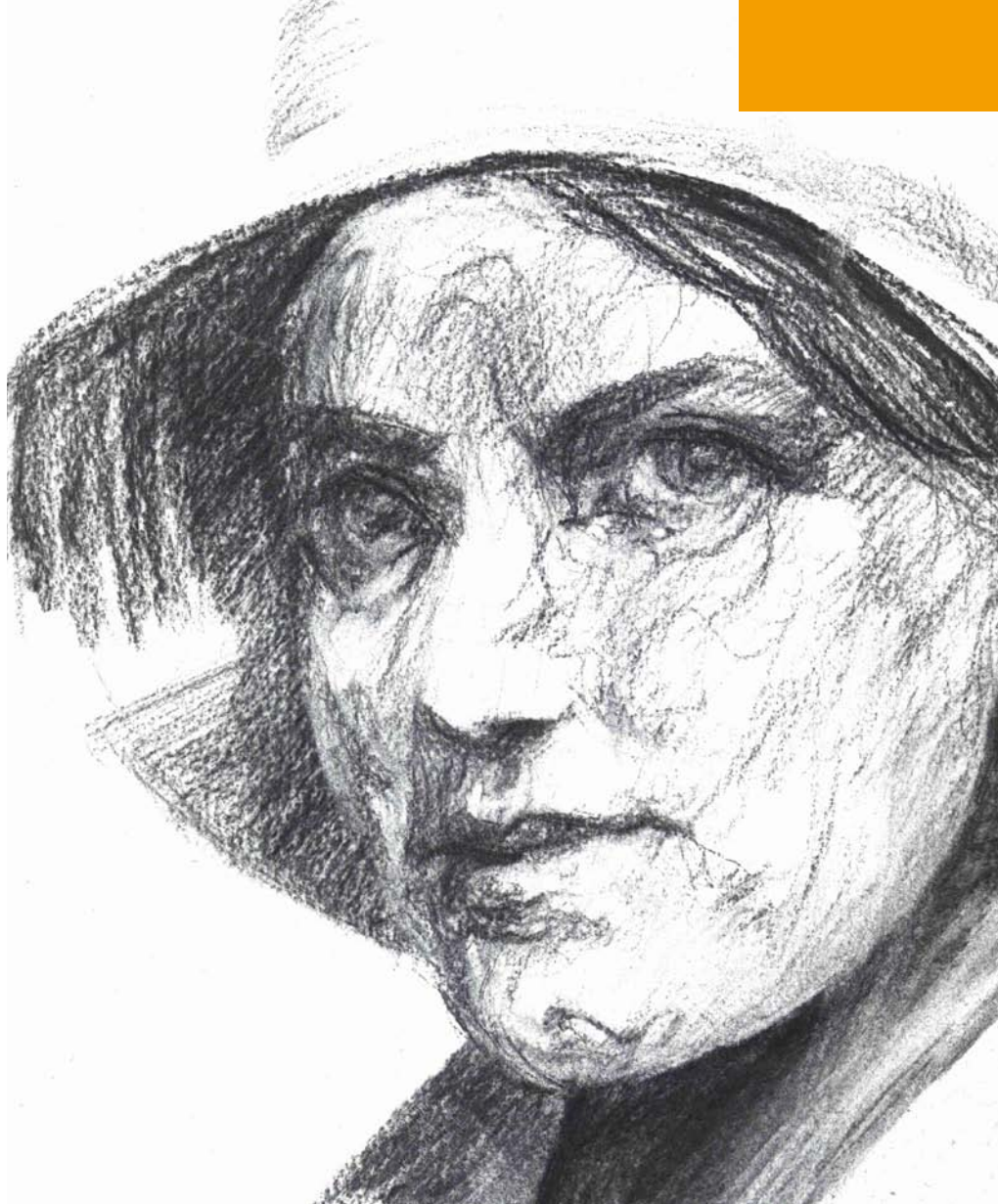
Un des enjeux du féminisme est de permettre l'épanouissement des capacités de la femme, d'où la revendication d'un libre accès aux métiers dits masculins, que la femme peut féconder de son génie propre. Mais le métier est un des lieux où déployer cette « haute mission » qui, pour Edith Stein, « peut se résumer par cet unique terme de maternité » : « prodiguer des soins à la véritable nature humaine, la protéger et la faire s'épanouir »³, ce que la femme peut exercer tant au foyer que dans toutes les sphères de la société. Il n'y a pas, selon Edith Stein, de mission plus noble et plus désirable. Ainsi, là où l'homme protège selon le mode de l'extériorité – en aménageant le monde – la femme protège selon le mode de l'intériorité – en prenant soin du cœur de l'homme – : l'homme a donc pour vocation d'abriter celle qui l'abrite.

UNE NATURE FÉMININE BLESSÉE PAR LE PÉCHÉ ORIGINEL

Cependant, Edith Stein n'oublie pas un paramètre décisif : le péché originel, qui entraîne un désordre dans ces dispositions naturelles de l'homme et de la femme. Il y a chez la femme un « penchant à faire valoir sa personne c'est-à-dire, à s'occuper d'elle-même et à occuper autrui de son 'moi' » ; « un amour excessif pour autrui » et « un besoin d'accaparer les êtres » ou au contraire « une propension au don de soi jusqu'à se perdre dans un autre »⁴, comme si son sein s'agrandissait démesurément jusqu'à désirer tout abriter, lui faisant oublier l'altérité radicale du réel, des choses et des personnes. Réciproquement, l'homme aura tendance à réduire toute chose, y compris l'être humain, au statut d'objet, se posant par rapport au monde dans un rapport d'extériorité là où il est parfois nécessaire de communier à la réalité par l'affection.

LES REMÈDES À CES BLESSURES

« Comment est-il possible de parvenir à dégager la nature féminine épurée et précieuse de la matière brute que constitue la spécificité féminine avec toutes ses imperfections et faiblesses ? »⁵ Premier remède : l'éducation des jeunes filles, où l'on aura soin de guider l'affectivité et de la pondérer par l'exercice des facultés rationnelles. Deuxième remède, un métier, une activité l'obligeant à se décentrer et à se porter vers l'extérieur. Troisième remède : la vie sacramentelle et la contemplation du Christ,



Edith Stein, fusain de Joël Cunin, 2015 (Revue *NUNC* numéro 37)

« image concrète de la nature humaine en sa complétude », en qui « le don de soi auquel incline la nature féminine est opportun ».⁶

FAIRE COHABITER L'AUTRE EN SOI

La manière même dont Edith Stein pense la vocation féminine montre qu'elle a réussi à pondérer les travers qu'elle dénote chez l'un ou l'autre sexe. À l'égard de beaucoup de femmes sa recherche d'objectivité pouvait paraître démesurée ; à l'égard de beaucoup d'hommes, sa manière de philosopher se gardait de tout systématiser et de faire abstraction du vécu dans la connaissance que nous avons des choses. Dans sa manière de concevoir les rapports de l'homme et de la femme, elle évite deux écueils : fossiliser les sexes comme si on en faisait deux espèces, ou tendre à les confondre dans l'indifférenciation. Par son exemple, prodige de délicatesse, elle montre que nous ne saurions nous murer dans un petit monde conditionné par notre sexe, mais que nous ne sommes pas non plus deux individus indifférenciés qui n'auraient pas à surmonter une altérité réelle pour entrer en communion. Il y a là un don du Créateur pour nous préserver de l'individualisme : il y a suffisamment de commun et de différence pour que la communion soit un mouvement perpétuel de décentration.

Odile Scherrer

3. « La valeur spécifique de la femme », p.57.

4. *Ibid.*, p.46.

5. *Ibid.*, p.47.

6. *Ibid.*, p.49.

Femmes et philosophie une longue histoire d'amour... et de sollicitude!

Y a-t-il une spécificité des femmes en philosophie? Je n'ai jamais ressenti que je faisais quelque chose de spécial, en tant que femme, lorsque j'ai entrepris des études en philosophie. Il m'a toujours semblé normal qu'une femme puisse faire de la philo... et qu'elle fasse cela de la même manière et au même titre qu'un homme!

LES FEMMES EN PHILOSOPHIE

En y regardant de plus près, cependant, je me suis rendu compte que les femmes en philosophie ne sont pas aussi nombreuses que les hommes et que, dans l'histoire de la philosophie, elles occupent une place marginale. À quelques exceptions près (comme par exemple Hannah Arendt, Edith Stein, Simone Weil ou Simone de Beauvoir au XX^e siècle, Judith Butler au XXI^e), la pensée de ces femmes est moins connue que celle de leurs homologues de sexe masculin. Est-ce parce que c'est la pensée de femmes? En soi, je ne le crois pas. Je pense plutôt que c'est à cause de la mentalité un peu « machiste » qui reste, malgré tout, d'actualité dans certaines professions...

UNE SPÉCIFICITÉ FÉMININE ?

Malgré ce que je viens d'affirmer, il me semble toutefois que quelques éléments présents dans l'histoire de la philosophie pointent vers une « certaine » spécificité de la réflexion philosophique féminine. Ces éléments convergent tous vers la thématique du « prendre soin » ou du « don de soi » (autrement dit de l'amour et de la sollicitude dans des relations de préférence asymétriques). Quand Platon fait intervenir une femme dans ses dialogues, son intervention vise à expliquer les caractéristiques d'*éros* et à établir comment, grâce à l'exercice de l'amour, on peut atteindre la vérité et la perfection, c'est-à-dire l'accomplissement de soi. Cela se passe dans le *Banquet*, dialogue consacré à l'amour, et dans ce dialogue, le discours de la prêtresse Diotime constitue la pièce maîtresse de l'argumentation de Platon.

Au XII^e siècle, une religieuse bénédictine allemande, Hildegarde von Bingen (1098-1179), se distingue par la sainteté de sa vie, mais aussi par sa culture et ses capacités intellectuelles. Elle est l'un des médecins les plus renommés de son temps. Cette intellectuelle allemande, proclamée Docteur de l'Église par Benoît XVI en 2012, a marqué profondément la pensée de la « sollicitude » et de la prise de soin au Moyen Âge.

L'ÉTHIQUE DE LA SOLLICITUDE

Plus proche de nous, l'*éthique de la sollicitude*, ou *éthique du care*, est aussi l'œuvre de femmes philosophes. Carol Gilligan, Joan Tronto, Jean Watson, outre Atlantique, ainsi que Sandra Laugier, Pascale Molinier et Fabienne Brugère en France – pour ne citer que quelques-unes des intellectuelles fondatrices de cette nouvelle éthique – sont les figures emblématiques de cette pensée. Ce groupe de femmes intellectuelles est issu en partie de la pensée féministe qui a pris corps au milieu du XX^e siècle aux USA. Les éthiques féministes nord-américaines furent les premières à se rendre compte de l'importance que peut avoir la notion de « prendre soin » dans la sphère morale de l'individu. Dans ces éthiques, on commençait à constater que certaines catégories de personnes, notamment les femmes, ne pouvaient pas se reconnaître dans le modèle d'individu autonome et indépendant prôné par la culture de type libéral. Et elles ont voulu montrer que les femmes s'identifient tout naturellement avec un autre « type » d'individu, marqué par la sollicitude envers d'autres individus, généralement situés en position de « faiblesse » (les enfants, les personnes âgées, invalides, malades). Cette critique féministe a fait prendre conscience à l'époque contemporaine que la vulnérabilité avait fait l'objet d'un déni systématique et que sa réintégration dans la sphère de la moralité pourrait largement contribuer à la transformation du lien social et à l'amélioration de la société. Ce fut essentiellement l'œuvre de femmes de montrer que la vulnérabilité n'est pas le côté négatif de l'autonomie, et que l'homme « normal » n'est pas l'individu autonome capable d'imaginer des projets pour sa vie et de les réaliser!

Au cœur de ce débat autour de la vulnérabilité, une femme Nathalie Maillard, philosophe suisse, se distingue à mes yeux¹. Elle a mis en avant, en effet, la nécessité de prendre en compte la vulnérabilité comme une caractéristique « normale » de tout vivant, et non comme un « accident » qui frappe certains

1. Nathalie Maillard, *La vulnérabilité une nouvelle catégorie morale*, Genève, Labor et Fides, 2011, p. 65 ss., livre dont un compte-rendu intéressant est consultable dans les *Archives de sciences sociales des religions* n° 160, 2012



Hildegarde von Bingen, Abbaye Ste-Hildegarde à Rudesheim

© bernyava via Flickr



© U.S. Navy photo by Tom Watanabe

individus et qui doit être le plus possible évité ou réparé. Et cela, sans toucher à la nécessaire recherche de l'autonomie qui caractérise tout vivant dans son processus de développement et de croissance. C'est ainsi – pour elle – que la vulnérabilité pourra intégrer pleinement le domaine de l'anthropologie et de l'éthique, ce qui est essentiel pour la pensée contemporaine. Pour Nathalie Maillard, vulnérabilité et autonomie doivent cohabiter. *L'éthique de la vulnérabilité* se construirait en effet à partir de la prise en compte de l'individu dans son corps et dans sa temporalité. Or, l'autonomie d'un individu concret se situe toujours dans l'histoire particulière de sa vie et correspond à l'unité de tous ces moments d'autonomie (âge adulte, santé, etc.) et de dépendance (enfance, maladie, déchéance après l'âge mûr) qui l'affectent tout au long de son existence. Une éthique formulée en lien avec cette histoire individuelle devient alors capable de penser la maladie, la débilité, la vieillesse comme des conditions inhérentes à l'être humain, et de reconceptualiser le patient moral que nous sommes dans un cadre où la vulnérabilité et la fragilisation sont à la fois la condition de tout homme et, par moments, la condition plus particulière de certains d'entre eux. Cela permet de considérer autrement le statut des personnes dont la vie est radicalement diminuée et de penser leur situation dans la continuité d'une situation de fragilité ordinaire, commune à tous les êtres humains². Cela peut conduire à repenser la signification morale des relations asymétriques dans lesquelles le prestataire de soin n'est pas seulement

celui qui donne, mais aussi celui qui reçoit, puisqu'il peut être amené à reconnaître, grâce au malade, sa propre condition de vulnérabilité. Ainsi, pour *l'éthique de la vulnérabilité*, la personne frappée par une condition de fragilité exceptionnelle ne sera plus vue comme *l'autre* – en tant que « négatif » – de la condition d'autonomie, d'autosuffisance et d'indépendance de l'homme « normal », mais comme un témoin de la condition de fragilité « normale » de tout être humain. Ces considérations me semblent très importantes dans la société d'aujourd'hui.

EN CONCLUSION

Est-ce qu'il faut être une femme pour pouvoir penser cela? Pas nécessairement. Il est un fait cependant que c'est par l'engagement de femmes, et de certaines d'entre elles, que cette pensée de la sollicitude et de la vulnérabilité s'est frayé un chemin de plus en plus solide à l'époque contemporaine.

L'heure n'est pas aux bilans ni aux affirmations péremptoires. L'heure est au constat. Et, pour le constat, on peut voir effectivement que, tout au long de l'histoire, sans les femmes, les pensées autour de l'amour et de la sollicitude auraient moins progressé. Ce n'est pas là le propre de pensées de femmes, mais c'est par les femmes que ces pensées ont reçu la nécessaire amplification. Alors, peut-être bien, finalement, qu'il y a une spécificité des femmes en philosophie...

*Laura Rizzerio,
professeur de philosophie, Université de Namur*

2. Cette idée de penser la personne comme histoire est aussi l'une des idées phares de l'œuvre de Frédéric Worms. cf. par exemple son dernier ouvrage *Revivre. Éprouver nos blessures et nos ressources*, Paris, Flammarion, 2012.

Le salut vient des femmes

Figures bibliques

Actualisant avec humour l'expression «le salut vient des juifs» extraite du dialogue de Jésus avec la femme de Samarie, le cycle des conférences de la fondation *Sedes sapientiae* 2016 a interrogé la Bible à partir des questionnements contemporains autour de la différence entre hommes et femmes, avec l'ambition de dégager les ressources non encore explorées du texte.

DANS UN MONDE PATRIARCAL, DES FEMMES CEPENDANT...

Dans une conférence intitulée «Dans un monde patriarcal, des femmes cependant...», la première intervenante, Anne-Marie Pelletier, a commencé par revisiter le versant obscur et «misogyne» du texte biblique. Les livres bibliques donnent clairement aux hommes les premiers rôles de rois, prêtres, prophètes alors que les femmes y sont «secondarisées», femme de, fille de, mère de... On parle d'elles, mais ce sont rarement elles qui parlent. Quand on parle du peuple, il n'est pas toujours garanti que les femmes soient incluses. En effet, les tables de la loi s'adressent-elles aux femmes quand elles disent : «Tu ne convoiteras pas la femme de ton prochain» (Ex 20,17)?

Elle a poursuivi en montrant la capacité du texte à dépasser les conditionnements culturels du monde patriarcal. Car les femmes autant que les hommes ont fait l'histoire dans laquelle Dieu se révèle : pas de patriarcat sans matriarcat qui enfante parce que Dieu intervient, ce qui fait d'elles les partenaires de Dieu. Pas de Moïse sans la conjuration des femmes qui s'ingénient pour lui sauver la vie. D'autres récits de l'Ancien Testament dénoncent les injustices faites aux femmes. Le Nouveau quant à lui tresse le féminin et le masculin : sans Marie, pas de Jésus, lui qui, dans sa vie publique, sera suivi par des hommes et des femmes. Ce faisant, il annonce la réalité d'une relation heureuse entre l'homme et la femme, libérée de toutes les compromissions. Ainsi, cette première conférence a montré combien la Bible peut être un laboratoire et une source d'inspiration pour honorer la complexité de la relation entre l'homme et la femme.

QUAND LES FEMMES JOUENT, EN COULISSE

«Quand les femmes jouent, en coulisse» : dans la deuxième conférence, le projecteur de Corinne Lanoir, doyenne de l'Institut Protestant de théologie de Paris, s'est dirigé sur des récits qui montrent la capacité de certaines femmes - ou du texte biblique - à dénoncer la violence ou à résister au sort qui leur est imposé.

Ainsi, Aksa (Jg 1,12-15), donnée par son père en mariage à un guerrier valeureux, réclame et obtient l'accès à l'eau de son père qui ne lui avait donné que des terres désertiques. À Jephté qui s'estime contraint de sacrifier sa fille, celle-ci répond en réclamant deux mois pour pleurer sur sa virginité avec ses compagnes avant d'être sacrifiée (Jg 13,29-40) : elle élargit ce que son père rétrécit. Plus terrible encore est le sort de la concubine du Lévitte (Jg 19) : abandonnée par ce dernier à des vauriens qui «la connurent et la maltraitèrent toute la nuit» (Jg 19,25), le lévite bute au matin sur son corps sans se rendre compte qu'elle est morte. Le texte dénonce ainsi sa lâcheté et sa totale insensibilité devant le sort de sa femme.

Le deuxième livre de Samuel adopte un ton semblable à propos de Tamar, fille de David. Son frère Amnone, amoureux d'elle, la fait venir par ruse dans sa chambre, la viole puis l'abandonne à son sort. Elle se plaint auprès de son frère Absalom qui lui répond : «Ton frère Amnone a donc été avec toi? Maintenant, ma sœur, calme-toi! C'est ton frère. Ne prends pas trop à cœur cette affaire.» (2 S 13,20). Une autre Tamar a plus de chance : veuve sans enfant abandonnée par son beau-père Juda qui aurait dû lui accorder son troisième fils, elle se prostitue auprès de son beau-père,



Anne-Marie Pelletier



Corinne Lanoir

lui assurant une descendance de laquelle naîtra le roi David (Mt 1,3). Juda reconnaît son injustice en affirmant: «elle est plus juste que moi» (Gn 38,26). Autant d'histoires qui montrent la capacité de résistance des femmes ou du texte biblique.

QUAND LES FEMMES PRENNENT LES CHOSES EN MAIN

La conférence d'André Wénin, intitulée «Quand les femmes prennent les choses en main» s'est intéressée à trois femmes qui ont su tirer profit du cadre imposé à leur condition féminine pour peser sur le cours de l'histoire. Rebecca, la femme d'Isaac, préfère son fils Jacob à son jumeau Esaü. Elle va ruser pour le favoriser en trompant le vieil Isaac devenu aveugle. Elle dicte à Jacob la conduite à suivre pour qu'il soit le premier à bénéficier de la bénédiction paternelle et trouve le moyen de le faire partir au loin pour échapper à la colère de son frère Esaü (Gn 24-28).

Ruth la Moabite quitte sa terre natale, Moab, plutôt que d'abandonner sa belle-mère Noémi, Israélite. Mais son courage ne passe pas inaperçu aux yeux de Booz: «On m'a dit et répété tout ce que tu as fait pour ta belle-mère après la mort de ton mari, comment tu as quitté ton père, ta mère et le pays de ta parenté, pour te rendre chez un peuple que tu n'avais jamais connu de ta vie» (Rt 2,11). Des expressions qui font d'elle un nouvel Abraham... Booz la prendra pour épouse, une union qui fera de cette étrangère la grand-mère du roi David.

Judith enfin, une jeune veuve, refuse de s'incliner devant le siège qu'Holopherne, général de l'armée assyrienne, impose à Béthulie. Elle ruse et use de tout son charme féminin pour venir à bout d'Holopherne auquel elle ment autant qu'elle le flatte, le séduit... pour finir par lui trancher la tête! Ici, c'est le combat de David contre Goliath qui est rejoué par cette femme audacieuse. Ainsi, ces femmes, qui se battent bien souvent pour d'autres qu'elles ouvrent des brèches pour empêcher le monde de tourner en rond.



André Wénin

JÉSUS, L'HOMME QUI PRÉFÉRAIT LES FEMMES

Le titre de la dernière conférence «Jésus, l'homme qui préférait les femmes» s'appuie sur le constat de la dernière conférence: quand Christine Pedotti s'est mise à écrire son *Jésus, cet homme inconnu*, elle a vu que ce n'est pas le texte lui-même, mais la lecture que nous en faisons, hommes et femmes, qui enferme ces récits dans un modèle patriarcal. Car les Évangiles donnent à voir un Jésus très à l'aise avec les femmes et qui ne semble pas les assigner à un modèle «genré».

Les Évangiles sont remplis d'un balancement d'images féminines et masculines pour parler du Royaume et le regard de Jésus observe la vie des femmes. Non seulement Il les observe, mais Il les admire: Il admire la générosité de la veuve qui donne de son nécessaire, la foi de la femme guérie de ses pertes de sang, de la pécheresse qui se baigne de ses larmes, de la cananéenne ... alors que les disciples sont traités d'«homme de peu de foi», d'«esprit bouché»! Loin d'enfermer la femme dans des rôles «féminins», ses paroles à Marie, la sœur de Marthe, la soutiennent dans sa posture de disciple.

Christine Pedotti a également attiré l'attention sur la femme oubliée, celle de l'onction de Béthanie: Matthieu comme Marc invitent à faire mémoire de son geste, alors que seul Luc invite à faire mémoire de la dernière Cène. L'histoire a oublié cette femme pour ne valoriser que la mémoire eucharistique... Sans dévaloriser l'Eucharistie, a-t-elle souligné, où sont les théologiens pour relever la mémoire de ce geste afin de soutenir la pratique par des aumônières de l'onction des malades?

La soirée s'est conclue en soulignant le travail de l'Évangile qui, à travers les siècles, a fait sortir les femmes du moule patriarcal pour les faire advenir à leur majorité. Si ce travail est bon pour la société, il doit aussi être bon pour l'Église, a conclu Christine Pedotti.

Catherine Chevalier



Christine Pedotti

Force et douceur

Interview d'Aude Carré-Soutry

Aude Carré-Soutry est mariée et a deux enfants ; elle est artiste peintre professionnelle. Son atelier est situé à Bruxelles, rue d'Artois. Elle expose régulièrement à Paris, à Nantes et à Bruxelles. Des expositions sont prévues : à Bruxelles, dans l'église Saint-Augustin fin mai-début juin, à Paris, au Liban, à Singapour.

Quelle matière utilisez-vous et quel sujet peignez-vous ?

Je travaille sur des plaques de métal parce que j'aime la lumière qui s'en dégage et la technique qui permet d'avoir une peinture qui glisse. Il y a une possibilité de transparence. J'aime cet aspect lisse. Cela me permet de travailler sur plusieurs couches pour retrouver une profondeur. C'est devenu ma marque de fabrique. Je m'inspire de la nature: le ciel, la mer, les paysages, le vent. J'en fais ma propre interprétation. Il n'y a jamais de personnages dans mes tableaux; on est entre abstrait et figuratif. Ma peinture est un peu intemporelle, ni super avant-gardiste, ni ancienne, avec des références tout en étant volontairement ouverte.

Quel est votre but ?

Ce qui m'intéresse c'est de proposer aux spectateurs, un voyage intérieur. Chacun fera un voyage différent en ayant la possibilité de voir des choses différentes. Je n'aime pas imposer un sujet. Ma peinture est de fait de plus en plus spirituelle. Les titres que je donne sont évocateurs: état de grâce, tu m'appelles, ton souffle dans ma nuit, vers la vie... Certains, sans voir les titres peuvent y entrevoir une spiritualité, d'autres y sont éveillés par les titres.

Quel est votre engagement dans la création ?

Chaque tableau est une grossesse, un enfantement et chaque exposition aussi. On peint avec ses entrailles, avec ce qu'on est. Avant une exposition, on est comme nu; on se dévoile. Les gens peuvent découvrir le reflet de mes propres paysages intérieurs. Je le vis comme une maternité. On est très vidé après une exposition. La source est parfois tarie. On se demande si ce don va revenir; cela reste toujours une question.

Quelle part la souffrance a-t-elle dans la réalisation d'une œuvre ?

J'aime beaucoup la phrase de Georges Braque: «l'art est une blessure devenue lumière». La peinture est un moyen d'expression et la souffrance est un moteur. Quand on est artiste, la difficulté que l'on vit s'exprime à travers l'œuvre. Je n'ai pas besoin d'être malheureuse pour peindre mais il y a un lien entre la souffrance et la création.

Dans la souffrance, on peut être rejoint et découvrir une dimension que l'on n'a pas quand tout va bien; on se rapproche de Dieu ou de quelque chose de plus grand qui nous dépasse; c'est la fécondité de la croix.

Quel est l'aspect féminin de votre art ?

Je ne sais pas si on peut deviner devant une œuvre si l'auteur est un homme ou une femme. Les œuvres qui paraissent plus douces ont quelque chose de plus féminin. Peut-être peut-on retrouver dans le souffle de vie une dimension féminine. J'ai une quête de lumière.

Quels sont vos maîtres ?

Les artistes qui m'inspirent ne sont que des hommes. Turner parce qu'il est très abstrait, mais très poétique et sensible; la dimension de la nature est belle et j'aime la lumière qui se dégage de ses tableaux; j'aime énormément Rothko, Zao-Wou-Ki et Rembrandt et leur quête de la lumière.

Est-ce facile pour une femme d'être reconnue dans ce domaine ?

Autrefois, c'était compliqué de percer comme femme mais maintenant, il y a de plus en plus de femmes peintres; Être un homme ou une femme n'est pas déterminant. Personnellement, j'aime qu'on reconnaisse une présence qui se dégage de mes peintures.

Une anecdote pour terminer

La première œuvre que j'ai vendue aux enchères. Un garçon de huit ans voulait ce tableau mais ses parents ne souhaitaient pas l'acheter. Alors une personne de l'assemblée a proposé que l'on se cotise pour offrir ce tableau à l'enfant. Cela m'a permis d'être cotée.

*Propos recueillis par
Véronique Bontemps*



Plus d'infos : www.audecarre.com

La femme médiatrice

Dans l'Évangile de saint Jean, les personnes sont souvent, en leur unicité même, des « symboles », des « types ». C'est ainsi que « le disciple que Jésus aimait » y est le « type » de tout disciple. Il nous représente tous en tant que disciples de Jésus, appelés à être des fils de Dieu. Il en va de même de Marie, la « mère de Jésus ».

Saint Jean fait intervenir Marie au commencement et à la fin de son Évangile. Au commencement dans le récit des noces de Cana (Jn 2, 1-12) et à la fin, au pied de la croix (Jn 19, 25-27). Elle y est présentée comme une femme bien réelle, dans son rôle de mère, mais en même temps comme le symbole de l'« Église » et de la « Femme ». Jésus, d'ailleurs, dans ces deux textes, l'appelle : « Femme ».

MÉDIATRICE DE JOIE

Aux noces de Cana, dont nous connaissons tous l'histoire, le vin, tout à coup, vient à manquer. Le vin qui « réjouit le cœur de l'homme », comme dit un psaume. La fête est menacée, la joie risque de se tourner en tristesse. C'est alors que Marie intervient auprès de Jésus. Elle apparaît dans sa fonction de *médiatrice* entre un manque, un danger, une souffrance et Celui qui peut y répondre. Cette réponse est somptueuse : transformant notre eau, Jésus donne du vin en surabondance. L'alliance nuptiale du Messie avec son peuple (car c'est de cela qu'il s'agit en filigrane à Cana) se célèbre dans l'allégresse et l'exubérance.

MÉDIATRICE DE VIE

Cette alliance a cependant un côté dramatique qui se révèle en pleine lumière à la croix : « près de la croix de Jésus se tenait sa mère... Voyant sa mère et près d'elle le disciple qu'Il aimait,

Jésus dit à sa mère : Femme, voici ton fils. » Les exégètes ont pu décrypter cette scène et ces paroles de la manière suivante : « Femme, ta souffrance est une souffrance d'enfantement. Avec moi, tu mets au monde une humanité nouvelle, l'humanité des fils de Dieu. Mère, tu es *médiatrice* du don de la vie divine ». À travers la personne de Marie, saint Jean nous dévoile ainsi dans son Évangile un aspect profond de la vocation de la femme : être médiatrice de joie, médiatrice de vie.

N'ayons pas peur de ce mot de « médiatrice ». Certains ont craint qu'appliqué à la Vierge Marie, il ne compromette l'affirmation de saint Paul : « Il n'y a qu'un seul Dieu, qu'un seul médiateur aussi entre Dieu et les hommes, un homme : le Christ Jésus, qui s'est donné en rançon pour tous » (1Tm 2, 5-6). Le concile Vatican II, dans le dernier chapitre de sa Constitution sur l'Église consacré à *La Vierge Marie, figure de l'Église*, a rencontré cette question et y a répondu : la médiation du Christ, unique dans l'ordre du salut, n'exclut pas, mais suscite plutôt des médiations humaines. La Vierge Marie peut être invoquée sous le nom de « médiatrice » et la femme en général peut être dite médiatrice de joie, médiatrice de vie.

Jean-Marie Hennaux, sj

Marie « coopéra, d'une manière toute spéciale, à l'œuvre du Sauveur par l'obéissance, la foi, l'espérance et l'ardente charité pour instaurer la vie surnaturelle des âmes. Et, pour ce motif, elle fut pour nous notre mère dans l'ordre de la grâce. » (*Lumen Gentium*, 61) « Cette maternité de Marie dans l'économie de la grâce perdure sans arrêt, depuis le moment qu'elle donna fidèlement son assentiment dans l'Annonciation et qu'elle maintint sans hésitation sous la croix, jusqu'à ce que tous les élus soient couronnés pour toujours. En effet, élevée au ciel, elle n'a pas déposé cette fonction salutaire, mais par ses multiples intercessions, elle continue à nous faire obtenir les grâces du salut éternel. (...) Pour ce motif, la Bienheureuse Vierge est invoquée dans l'Église avec les titres d'Avocate, d'Auxiliatrice, de Secourable et de Médiatrice. Cela doit être entendu de manière à ne rien enlever, à ne rien ajouter à la dignité et à l'efficacité du Christ, seul médiateur. » (*Lumen Gentium* 62)



Les noces de Cana, église Nuestra Señora, Los Angeles



La prière des mères 20 ans déjà

Ce groupe de prière s'adresse à toutes les mères qui désirent prier ensemble pour leurs enfants, leurs petits-enfants et tous les enfants du monde.

La Prière des Mères (Mothers Prayers) est née en Angleterre en 1995 il y a un peu plus de vingt ans. Véronica Williams et sa belle-sœur Sandra, toutes deux mères et grands-mères, se sont senties appelées par le Seigneur à prier d'une manière particulière pour leurs enfants. Elles ont compris que Jésus désirait que les mères Lui confient entièrement leurs enfants, qu'Il désirait soulager leurs peines et combler de bénédictions leurs familles.

UNE PRIÈRE PLÉBISCITÉE PAR LES MÈRES

La Prière des Mères est répandue dans plus de cent pays à travers le monde et le livret de prières sur lequel les groupes s'appuient, a été traduit dans plus de 40 langues. Des traductions en Arabe, Swahili, Coréen, Ukrainien, Brésilien et Russe sont parues dernièrement. Ces groupes de prières se sont multipliés, principalement grâce au bouche à oreille. Peu de publicité en a été faite, si ce n'est les conférences de Véronica Williams ou de ses coordinatrices lorsqu'elles y sont invitées!

CONFIER SES ENFANTS

Avec l'aide du carnet de la Prière des Mères, nous suivons toujours le même schéma:

Nous demandons à l'Esprit Saint de guider notre réunion.

Nous prions le Seigneur de nous protéger de tout mal.

Nous prions pour demander pardon.

Nous prions pour être unies d'un seul cœur et d'un seul esprit.

Nous louons le Seigneur par la prière et le chant.

Nous prions en union avec les autres groupes de « Prière des Mères » dans le monde.

Nous lisons un passage de la Bible que nous méditons.

Nous remercions Dieu pour le don de la maternité.

Nous déposons ensuite les noms de nos enfants écrits sur un rond de papier dans un panier au pied de la Croix, les mettant ainsi dans les mains du Seigneur et sous sa protection. C'est un moment précieux de guérison car nous réalisons que c'est Lui qui prend en charge nos fardeaux.

De très nombreuses grâces ont été obtenues par cette prière toute simple mais très profonde, car elle nous apprend petit à petit à faire totalement confiance au Seigneur. C'est aussi une bénédiction pour les mamans de pouvoir partager avec d'autres leurs soucis ou leurs souffrances, en toute confidentialité et dans un climat de prière. En général, il s'agit de petits groupes, entre



© Hélène de Franssu

deux et huit mamans qui se réunissent chaque semaine.

TÉMOIGNAGE

En 2007, en allant prier à l'église St-Jean-Berchmans, j'ai découvert la Prière des Mères. Depuis 2010, j'anime des réunions chaque jeudi. Avant de participer à ce groupe de prière, je pensais que j'étais seule à avoir des problèmes insurmontables et sans solutions! À présent, j'ai pris conscience que d'autres mamans vivent des situations encore plus pénibles que les miennes (drogue, fugue, anorexie, cancers, handicap, traitements de longue durée, séparations familiales ...).

« Seigneur, pardonnez-nous nos anxiétés et aidez-nous à confier nos enfants à Votre Amour Tout Puissant ». Cette prière m'accompagne souvent dans les moments difficiles.

J'ai été très touchée et exhortée à persévérer dans la prière par le pape François, qui, lors d'une catéchèse en 2013, a pris les mamans en exemple pour expliquer la bonté maternelle de l'Église. Il nous invitait à regarder nos mamans, tout ce qu'elles font, ce qu'elles vivent, ce qu'elles souffrent pour les enfants...

Roselyne Chevalier

Prière pour mon enfant

Seigneur, je remets entre tes mains, le nom de mon enfant.

Grave-le profondément en toi afin que rien ni personne ne puisse l'enlever.

Protège-le, chaque fois que je suis contrainte de lâcher sa main.

Que ta force soit toujours plus grande que sa faiblesse.

Je ne te demande pas de lui épargner tout chagrin,

Mais d'être sa consolation lorsqu'il sera seul ou dans la peur.

Garde mon enfant dans ton Alliance, en ton Nom.

Ne le laisse jamais s'éloigner de toi à aucun moment de sa vie.

Seigneur, je remets entre tes mains, le nom de mon enfant.

Si vous désirez commencer un groupe de prière, contactez la coordinatrice qui vous enverra la documentation:

Hélène de Franssu 0485/50.46.21

Mail: belgium.french@mothersprayers.be